

Des faiseurs de bonheur et de joie



De gauche à droite, le Dr Jesus Rivas, l'infirmière Sara Tovar et la Dr Odalys Pagés au Centre d'optique de Barinas.



Le programme Bien vivre pour le diabétique est né grâce au ministère vénézuélien du Pouvoir populaire pour la santé, et au fonctionnement de la Mission Barrio Adentro, avec le soutien inconditionnel des professionnels de la santé et des techniciens cubains.

VENEZUELA

Alina Perera Robbio,
spécialement pour Granma International
Photos de l'auteur

• BARINAS, Venezuela. — Dans certains espaces du centre de la capitale de cet État, on aperçoit encore les traces de la violence qui s'est déclenchée en avril dernier et a duré pendant plus de 100 jours. Une violence avec laquelle certains envisageaient de paralyser le pays.

On se souvient clairement des incendies de magasins de pneus et de médicaments, l'arrivée d'étrangers dans la ville demandant où se trouvaient les places principales pour y organiser des manifestations contre le gouvernement.

Les gens n'en pouvaient plus d'avoir perdu leur tranquillité et leur rythme de vie habituel. C'est ce qu'affirment les habitants, dont certains de nos coopérants qui vivent et travaillent dans les missions. Beaucoup ont été témoins de ce cauchemar auquel seules les élections populaires à l'Assemblée nationale constituante (ANC) du 30 juillet dernier ont pu mettre fin.

« J'ai toujours été forte, je n'ai jamais pleuré », a déclaré Lazara Polledo Cuní, une Cubaine âgée de 35 ans, originaire de la province de Matanzas, qui travaille au Centre d'optique Los Pozones, à Barinas. Diplômée en optométrie et optique, elle travaille depuis plus d'une vingtaine de mois au Venezuela, où elle s'acquitte de sa deuxième mission internationaliste.

Elle aura du mal à oublier cette journée du mois de mai où, au milieu des émeutes de rue, elle a senti qu'elle pourrait mourir.

« Ce jour-là, il y avait des guarimbas (manifestations violentes) et, comme d'habitude, je suis allée travailler. Ce fut le pire jour de mon existence. Vers midi, il "y a eu du plomb" (comme disent les Vénézuéliens quand il y a une fusillade). Un garçon de 19 ans a été tué ; trois femmes se sont présentées au centre ambulatoire, qui se trouve en face du Centre d'optique, très commotionnées par les jets de bombes lacrymogènes. »

Lazara se souvient que des proches du jeune homme tué, qui s'étaient ouvertement prononcés contre le chavisme, sont arrivés,

masqués et armés, pour exiger vengeance. Elle a pensé qu'ils allaient incendier le Centre parce que l'un de ces établissements brûlait déjà et que l'on entendait des menaces proférées contre les Cubains.

Il était plus de 17h et elle ne pouvait pas quitter son lieu de travail. Il semblait impossible que quelqu'un puisse entrer pour lui porter secours. Heureusement, un jeune soldat qui la connaissait de la ville où elle habite est allé à sa rencontre. Très discrètement, il a réussi à venir jusqu'au Centre d'optique et il lui a demandé de ne pas prononcer un seul mot — pour qu'on ne puisse pas l'identifier comme Cubaine. Et c'est ainsi qu'ils ont réussi à s'éloigner de la fusillade. Ils ont parcouru les plus de trois kilomètres en un temps record, durant lequel Lazara n'a pas cessé de penser à ses proches, en particulier à sa fille de 15 ans et à son fils de cinq ans.

Quand elle achève de raconter ces heures terribles, elle nous regarde avec une expression de courage et de persévérance « Nous sommes ici ! ». Et de poursuivre : « Certains opposants sont venus à la consultation. Nombre d'entre eux ignorent pourquoi ils sont opposants. La plupart du temps, ils réagissent et sont d'accord avec moi lorsque je leur explique que c'est grâce à Chavez et à la Révolution bolivarienne qu'ils peuvent recevoir des soins. » « Vous avez raison, Docteur », me disent-ils. « Telle est notre bataille quotidienne : une tâche immense. Et nous devons aider et aller de l'avant. »

Le jour de notre visite au Centre d'optique, nous sommes accueillis par les collègues de Lazara : Isandra Revilla Rodriguez, âgée de 26 ans, de la province de Santiago de Cuba (diplômée en optométrie et optique), Maria Zamora Acosta, 48 ans, de Bayamo, (opératrice qui coupe les verres et monte les lunettes), et Luis Benitez Alvarez, âgé de 30 ans, de Camaguey, (diplômé en optométrie et optique). Désormais, la tranquillité est revenue, mais même dans les moments les plus difficiles, ces coopérants n'ont pas renoncé à donner le meilleur d'eux-mêmes à ce peuple frère.

ARTISANS DE LA PITIÉ

En face du Centre d'optique se trouve le Centre ambulatoire Leon Foortul Saavedra, où nous rencontrons trois spécialistes du diabète qui assurent les soins à des patients qui souffrent de plaies au pied qui, sans traitement, risquent d'être amputés des membres inférieurs.

Originaire de la province de Santiago de Cuba, la Dr Odalys Pagés Gomez, chirurgienne plasticienne et spécialiste du pied diabétique, exerce à Barinas depuis le mois de mai dernier. Elle nous explique, tout en préparant son matériel de soin, que « les rapports patient-malade sont particulièrement importants, car les gens qui viennent en consultation souffrent d'une maladie chronique, qui peut provoquer de grandes douleurs ».

Au Venezuela, avant 2008, sur le nombre total de patients qui arrivaient dans les hôpitaux souffrant d'ulcères du pied diabétique, le nombre d'amputation s'élevait de 60% à 80%, selon la Direction du Programme endocrinien métabolique du ministère du Pouvoir populaire pour la santé.

À l'heure actuelle, grâce au programme Bien vivre pour le diabétique, qui a fêté son 9^e anniversaire le 18 août, le nombre d'amputations a été ramené à 3 %. Le programme, né un an après la mise en œuvre de cette idée à Cuba, a été conçu pour prendre en charge les patients souffrant d'ulcères du pied diabétique grâce à l'utilisation d'un médicament cubain : le facteur de croissance épidermique humain recombinant (Heberprot-P).

Bien vivre pour le diabétique est née grâce au ministère du Pouvoir populaire pour la santé du Venezuela, et au fonctionnement de la Mission Barrio Adentro (Au cœur du quartier). Une initiative qui bénéficie du soutien inconditionnel des professionnels de la santé et des techniciens cubains. Le fait de couvrir une grande partie du territoire national a rendu plus efficace le dépistage de patients ayant besoin de l'Heberprot-P.

« Les gens qui viennent ici sont des gens à faibles revenus », précise la Dr Odalys. « Quant à ceux qui disposent de revenus plus élevés, ils ont tendance à aller dans des cliniques privées. Ils ont recours à nos services, quand ils sont sur le point de subir une amputation légère, parce que dans ces cliniques

privées, ils sont traités avec de simples pansements. Par contre, à l'heure de la vérité, les personnes ayant des plaies graves s'adressent à nous. Souvent, nous évitons des complications telles que de plus grandes amputations.

Jesus Rivas Fajardo est un médecin généraliste qui travaille avec Odalys. Il est vénézuélien, mais il est uni à Cuba par de puissantes raisons : il a fait ses études de médecine dans la province de Matanzas et aujourd'hui il est heureux de faire équipe avec une collègue cubaine. « J'ai vu des patients arriver ici très déprimés et qui sont repartis avec le sourire », dit-il. « C'est notre grande satisfaction car ce que nous souhaitons, c'est aider, c'est rendre les gens heureux ».

Jésus a obtenu un diplôme en soins du pied diabétique, et il ne cesse de mettre à jour sa pratique en tant que médecin. Il est très reconnaissant envers un angiologue cubain du nom de Juan, qui lui a légué beaucoup de son savoir. « Le traitement en clinique privée pour ce type de patient est très coûteux ; un angiologue, un traumatologue et des internes interviennent aux soins. C'est un chemin difficile que peu de patients souhaitent parcourir. »

Sara Tovar, une Vénézuélienne diplômée en infirmerie et spécialisée des soins du pied diabétique, fait partie de cette équipe qui travaille par pure vocation. En effet, il faut être prêt à comprendre la douleur des malades qui arrivent pour soulager leur douleur, presque toujours énorme, qui doivent être soumis à des traitements avec une immense compassion. « C'est une véritable école, que l'on arrive ici en tant qu'étudiant ou en tant que professionnel », avoue Sara. « Tous les jours nous apprenons quelque chose de nouveau, du lundi au vendredi. Nous travaillons ensemble, aussi bien les patients que leurs proches ou le personnel soignant. »

Sara nous regarde, et avant que le prochain patient n'entre dans la salle, elle déclare : « Dieu m'a donné ces mains pour faire ce travail. »

Le mot « travail » inclut tous les efforts que nos coopérants de la santé déploient aux côtés de leurs frères vénézuéliens pour que beaucoup d'êtres humains se sentent plus